

Journal d'un Hacker

Maxime Frantini

Roman

Copyright Maxime Frantini 2012, tous droits réservés.

Hacker

Je suis un pirate, un flibustier électronique, ce qu'il est convenu d'appeler, de nos jours, un hacker.

Je suis né de ce temps où vous avez sacrifié vos idéaux de liberté et de justice pour les bienfaisantes douceurs marchandes du confort technologique, de ces heures sombres où, pétris d'auto-culpabilité comme dégoulinant de suffisance, vous avez engendré des enfants-rois tyranniques et égocentriques, superficiels et incultes, ces êtres éperdus de repères qui, à force de vous chercher en vain, sont devenus, par une perverse ironie, mes meilleurs sujets.

Je suis le fruit de l'arbre génétiquement modifié de votre civilisation, la peste qui envahit votre eldorado de silice. Je suis de cette génération qui vous a vu virtualisés, intoxiqués par vos écrans et vos téléphones, vos médias et vos courriers électroniques, vaincus par la facilité et le pouvoir de l'argent, par le premier virus à comprendre qu'en mutant, il vous aliénait, vous soumettait, vous touchait à l'amour et vous obligeait à cacher votre honte dans des sacs en latex. Je suis votre Sida, le fils bâtard de vos tares de ferrite, le terme de vos chênes, le cancer de votre agrément coupable.

Enfant, vous m'avez fatigué de vos discours pompeux, vous m'avez gavé comme un vulgaire canard d'un savoir inutile, diffusé sans passion, comme si la culture n'était pour vous qu'un fardeau dont il fallait vous débarrasser. Plus intelligent que la plupart d'entre vous, j'ai eu le tort de le montrer, vous m'avez puni de votre mépris, de l'arrogante prétention que vous donnaient l'âge et la position dominante, vous m'avez exclu, vous avez fait de moi l'électron libre de votre monde atomisé.

Mais en vous prostituant aux puces, aux écrans et aux réseaux qui rythment vos jours et parfois même vos nuits, en vous adonnant à la technologie comme à cet opium du peuple qu'aurait jalouse Karl Marx lui-même, inévitable, infallible, international, universel, vous m'avez créé, vous avez fait de moi votre crime, votre sentence et votre bourreau.

Au début, je vous ai amusé. J'étais un petit génie, vous me trouviez pittoresque. Mais lorsque vous avez envahi mon monde avec votre argent, votre commerce électronique, lorsque vos bourses, vos administrations, vos médias y ont vu un nouveau nirvana, j'ai cessé d'être une curiosité pour devenir gênant, agaçant, puis une menace qu'il faut éradiquer.

Mais je suis un hacker, libre comme vous ne le serez jamais, par vous incontrôlable, pour vous incompréhensible, parce que dans ce monde électronique que vous avez créé, je suis beaucoup plus fort que vous.

Désormais, vous êtes ici chez moi, je vous tolère jusqu'à un certain point, ensuite, je frappe, sans maudire, sans mot dire. Je lutte pour garder cet endroit propre, au plus proche de l'idéal pur et gratuit de sa genèse, vide de votre avidité, protégé de votre folie, de vos armées, de vos lois insensées et de ce bon droit que vous avez kidnappé et dont vous vous êtes autopropagés les garants.

Mon nom est Ylian Estevez, vous êtes devenus cyber dépendants. Désormais, je suis votre cauchemar.

*Ylian Estevez
Net is a free nation*

I

Beaucoup de gens attendent toute leur vie l'occasion d'être bon — à leur manière (Friedrich Nietzsche – Humain, trop humain)

14 novembre, 10h

J'imaginais Mark Benson, d'humeur joviale, traversant d'un pas pressé les couloirs du bâtiment D, pôle financier du F.B.I. Il aurait passé un excellent week-end : partie de pêche entre amis, barbecue et soirée détente dans sa maison calme du New Jersey. Ressourcé, il se sentirait prêt à affronter les tracas quotidiens avec détermination.

Mark Benson est un homme corpulent. Ce n'est pas lui faire injure que de le décrire ainsi, c'est même un brin flatteur. Il avait depuis longtemps cessé d'observer les informations nutritionnelles sur les produits qu'il ingurgitait, en général des snacks ou des sucreries car comme moi, il était peu porté sur l'utilisation des fourneaux et des casseroles. À sa démarche d'ours dodelinant, typique du déplacement peu gracile des obèses, on le reconnaissait de loin. Mais son caractère ombrageux et son pouvoir au sein de l'administration fédérale lui épargnaient les quolibets, nul n'avait envie d'être l'ennemi de Mark Benson.

Dans mon cas, c'est différent, je ne fais pas partie du F.B.I, mon activité de hacker implique même la haine qu'il me voue, ce qui m'amuse beaucoup.

Il devait profiter de cette période où les médias évoquent à longueur de journée les exploits de petits hackers attaquant des sites web, le plus souvent sans défense véritable et sans enjeux majeurs, si ce n'est le buzz que cela générera sur la toile. L'effervescence est à son comble dans le milieu des adolescents qui, dans la pénombre faiblement éclairée par le reflet de leurs écrans, occupent des heures innombrables à essayer de contourner les protections que l'industrie de la sécurité informatique vend à prix d'or à ses clients paniqués. Quant à savoir de quel côté se trouve la réelle compétence, cela mérite débat.

Depuis que des événements ont mis à jour des fuites d'informations au pentagone et les ont attribuées à des cyberpirates, le président des États-Unis a déclaré une guerre sans merci à cette forme de délinquance, sournoise, mais en nette croissance. Un militaire sera traduit devant la cour martiale, un éditeur de site d'information se trouve englué dans de sales histoires de mœurs et si les faits ne portent pas le sceau de la CIA, son ombre plane quand même sur cette affaire, l'entourant d'une odeur âcre des mauvais romans d'espionnage.

Et puis il y avait le fantôme de ce filtre planétaire, un grand filet pour surveiller, traquer les données et mettre fin, dans leurs espoirs du moins, à l'âge des hackers. C'était le successeur

d'Echelon¹. Le procédé était le même, tout écouter, tout enregistrer, puis trier, classer et indexer, pour retrouver facilement. De fait, tous les flux de données non cryptées de l'internet étaient susceptibles d'arriver, à un moment ou à un autre, dans cette boîte noire, totalement opaque, sous contrôle du seul FBI et au mépris de toutes les règles de confidentialité. Pire, il n'avait même pas d'existence légale.

Galaxy, car tel est son nom, était capable de retenir toutes ces données. Le seul obstacle était jusqu'à présent technique. Le FBI ne contrôlant pas tous les circuits de passage des informations, seules les administrations et quelques opérateurs zélés collaboraient activement. Qu'à cela ne tienne, l'État est tout puissant et quand il ment, c'est pour la bonne cause, on ne lui en veut pas. Aussi, l'administration faisait le forcing pour faire adopter les lois PIPA et SOPA après avoir ratifié le scandaleux ACTA, un traité international qui sous couvert de lutte anti contrefaçon, donnait aux Etats les moyens légaux de supprimer toute forme de confidentialité sur le Net. Malgré l'opposition des rares esprits éveillés de la planète, les pays de la sphère anglo-saxonne, les larbins de l'oncle Sam, l'avaient adopté sans mot dire. Depuis les armes de destructions massives en Irak, la Maison-Blanche sait qu'en invoquant la lutte contre le terrorisme, on peut faire avaler l'ignominie à ceux qui docilement déposent leurs bulletins dans les urnes.

Dès lors, les dernières lois anti pirates devaient imposer aux fournisseurs d'accès à Internet la collaboration avec l'administration, du moins aux USA. Les autres nations suivraient à leur heure. Dans les faits, cela signifiait que chacun d'entre nous ne pourrait plus écrire un message, consulter un site ou apprécier une vidéo ou une page sur Facebook sans que *Galaxy* n'en soit informé.

La bonne nouvelle, pour Benson et ses collègues, était que les budgets avaient suivi les discours de la Maison-Blanche, et ils y voyaient une bonne occasion de s'équiper avec un matériel perfectionné, mais extrêmement onéreux.

Mais la réalité des opérations se heurtait souvent à l'incompréhension des administratifs et loin de son terrain d'action préféré, Benson devait se battre pour débloquer ses commandes auprès de gratte-papiers chargés, pour leur part, d'une autre guerre, lancée contre les dépenses de l'État. Sur ce que j'ai pu lire au gré de mes visites importunes dans les boîtes mail des gens du F.B.I, le phénomène est courant.

Il n'avait manifestement aucun goût pour ce genre de sujets, Benson, c'est le genre de type à aimer l'action, le terrain, la traque. C'est un chasseur, le gros, un pisteur, et il aurait été aussi bien aux narcotiques ou à l'immigration. Il était tenace, roublard, impitoyable. C'est comme si, conscient d'avoir une vie insignifiante, il s'acharnait à mettre les autres au niveau.

¹ Echelon est un système d'écoute généralisée des communications conçu par la NSA dans les années 1980. Initialement utilisé dans le cadre de la guerre froide, il fut reconvertis à des objectifs moins nobles d'intelligence économique après la chute du mur de Berlin.

Rarement les termes « abus de pouvoir » ou « abus de positions dominants » avaient aussi bien collé à un être de chair.

Il tenait absolument au matériel qui faisait l'objet de toutes ses attentions, et considérait donc que cela valait bien une intervention. Grâce aux largesses de la présidence, il avait pu faire l'acquisition d'un équipement rare et terriblement efficace : des appareils pour scanner les signaux des téléphones mobiles et des ondes *WIFI*, des *analyseurs de protocole* perfectionnés, des bijoux de caméras miniatures à haute définition, des micros, et de redoutables boîtiers de décryptage, tout un arsenal créé pour la C.I.A et pour lui par une petite entreprise de Boston, du travail d'orfèvre réalisé par d'authentiques génies de l'électronique.

En fermant les yeux, je peux voir la scène d'ici.

Il a pénétré dans le bureau de Jack Denilson, son papier à la main, a légèrement toisé le longiligne bureaucrate au regard pauvre, l'a salué brièvement, puis il a exhibé sa feuille.

— Jack, dit-il, ceci est une commande, exécutoire sur les crédits du 5 novembre, et sur laquelle j'ai un souci. Elle a été passée sur le système informatique par l'un de mes collaborateurs voici deux mois, je l'ai validée sur ce système le jour même, et depuis, elle apparaît comme étant chez vous. J'ai écrit plusieurs fois au fournisseur et il m'a répondu n'avoir rien reçu. Ça ne peut pas durer, Jack nous avons besoin de ces appareils pour toutes les opérations que l'on nous demande en ce moment, les gars doivent travailler avec rien, et ce matériel, c'est la clé d'au moins trois affaires sur quatre. Tu ne te rends pas compte, Jack, on ne commande pas ce genre d'instruments comme des ramettes de papier. Ce sont des équipements conçus pour la CIA et pour nous, exclusivement, en petites unités, réclamant une technologie de pointe et fabriqués en tout petit nombre. On doit chouchouter ces fournisseurs parce que sans eux, on ne peut pas se battre à armes égales avec les cybercriminels.

— Tu es bien remonté, Mark. Je comprends ton souci, mais nous avons tous les nôtres, et ils n'ont pas le même nom. D'ailleurs, tu tombes bien, j'allais venir te voir car nous avons également un problème grave. Il y a quelques jours, nous avons perdu un des cinq comptes en banque que nous utilisons quotidiennement. Vidé, d'un coup ! Nous avons lancé une demande d'enquête et jusqu'à ce jour, rien. Mais ce matin, j'ai reçu un appel d'un de tes enquêteurs qui m'a expliqué que les fonds ont été versés à diverses associations caritatives.

Surpris, Mark Benson demanda quelques détails et promit de s'intéresser de plus près à la question.

— Ça concerne de grosses sommes ?

— Plus d'un million de dollars.

Mark Benson grimaça. Cette affaire se présentait mal, il allait encore devoir fournir des explications avant d'en avoir lui-même. Il en allait toujours ainsi dans son métier : il fallait rassurer vite tandis que les enquêtes duraient souvent des mois ou des années.

— Du coup, Mark, nos commandes en cours sont bloquées jusqu'à ce qu'on puisse rectifier tout ça.

— Et pour la mienne, elle date d'avant ce problème, non ? demanda Mark, désabusé, et qui voyait déjà s'enfuir tout le bénéfice de son week-end de détente.

— Je vais regarder.

Jack Denilson a mis ses lunettes, prenant délicatement le papier que lui tendait Benson, et l'a observé avec attention.

— Oui, oui, dit-il. Traceurs, scanneurs hertziens, analyseurs haute capacité, micro caméras IP, je me souviens très bien. J'ai signé cette commande il y a un moment déjà.

— Impossible, l'ordinateur prétend qu'elle est toujours bloquée chez toi.

— Non, il se trompe.

Denilson s'activa sur le clavier de son ordinateur et quelques instants plus tard, il dut admettre que le système comptable donnait raison au directeur des opérations cyber crime du F.B.I.

— Je ne comprends pas, avoua-t-il, c'est vraiment étrange, toutes ces anomalies ces jours-ci.

Très agacé, Benson arracha la commande imprimée des mains du financier et chercha le numéro de téléphone du fournisseur. Il l'appela et tomba sur une assistante l'informant de l'indisponibilité de son patron.

— Trouvez-le-moi, insista Mark Benson, et demandez-lui de me rappeler dans la minute.

Il rappela dans la minute.

— Matthew, où est ma commande ? demanda Benson. Je suis dans le bureau du directeur financier et il me dit l'avoir signé il y a des semaines.

— Bien sûr, elle a été livrée il y a plusieurs jours.

— Je n'ai rien reçu. Et pourquoi dans ce cas m'avoir dit par email que vous n'aviez pas de nouvelles de cette commande.

— Pardon ? Je n'ai jamais écrit ça. Au contraire, je vous ai envoyé un message pour que vous me confirmiez l'adresse de livraison que je trouvais un peu exotique, chez un transporteur dans l'Arkansas.

— Et je vous ai répondu ?

— Oui, par la messagerie sécurisée, comme d'habitude.

— Donnez-moi l'adresse ! ordonna Mark Benson.

Le téléphone coincé entre sa tête et son épaule, il fit signe à Jack Denilson de lui passer un crayon. Sur un coin de la commande, il inscrit le nom du transporteur qui avait, en principe, dû recevoir son matériel. C'est alors qu'il prêta attention au stylo bleu acier qu'il tenait dans sa main.

Il raccrocha brusquement.

— Jack, demanda-t-il, d'où tenez-vous ce stylo ?
— C'est un cadeau d'entreprise, on l'a eu ces jours-ci, on en reçoit souvent de la part de fournisseurs qui veulent s'attirer nos bonnes grâces.

— Nous ?

— Oui, tout l'étage en a eu un, dans une jolie enveloppe à son nom.

Mark Benson sentit un poids énorme sur son crâne.

— Tu peux me dire ce qu'il y a écrit sur le stylo ?
— Oui, je l'ai devant les yeux à longueur de journée. Ylian Estevez, transport de fonds. Qu'est-ce que cela signifie ?
— Cela signifie que tu t'es trompé, Jack. Ton problème est mon problème, ils portent le même nom : Ylian Estevez.

Sans donner d'autres explications qui s'avéreraient de toute façon inutiles, il fonça à l'ascenseur et attendit fébrilement d'atteindre son sous-sol. Là, il avisa l'un des jeunes collaborateurs spécialisés qui travaillaient dans équipe.

— Norman, je veux tout savoir sur ce stylo. Qui l'a fabriqué, par qui il a été commandé, payé, tout. Et je veux aussi que vous appeliez la société de transport que j'ai noté sur cette commande, c'est elle qui a été livrée par cet abruti de Matthews.

Norman Hyatt était un jeune ingénieur brillant. C'était un garçon fin, assez élégant, aux allures bourgeoises. Il portait une paire de lunettes cerclées de métal qui disparaissait par endroits sous une dense chevelure brune. Son regard vif respirait l'intelligence, mais le reste de son visage nuançait cet esprit. Les lèvres pincées, souvent décalées sur la droite, le nez souple qui suivait le mouvement, et surtout les paupières à demi fermées trahissaient une timidité maladive.

Passionné d'informatique, il faisait partie des techniciens ayant suivi une filière technologique avant de s'engager dans la police. Originaire de Denver, il n'y appréciait pas la mentalité trop industrielle. Très tôt, il avait manifesté des aptitudes intellectuelles supérieures au commun et dans le quartier populaire où habitaient ses parents, cela lui avait attiré les moqueries de ses camarades. Contrairement à son père, chauffeur routier taciturne mais souvent absent, il manquait de personnalité, il se sentait à l'étroit dans cette jeunesse où l'étiquette d'intello lui collait à la peau comme une étoile jaune. Il avait fini dans le Massachusetts, au prestigieux MIT. Sa passion pour l'informatique et son côté respectueux de tous l'avaient naturellement conduit au FBI. Il y avait trouvé les conditions de s'épanouir, même s'il demeurait dans l'ombre du directeur de l'unité Cyber Crime.

Mark Benson s'enferma dans son bureau et a tenta de libérer son esprit de l'obsédante affaire qui lui tombait dessus. Des fonds du F.B.I avaient été détournés devant son nez et une de ses commandes portant sur du matériel ultra perfectionné avait été volée. Le préjudice

n'était pas tant financier que technique car un tel matériel entre de mauvaises mains pouvait s'avérer terriblement dangereux, et les mains qui l'avaient dépossédé de son trésor étaient les plus redoutables qui soient. Je le fatiguais, c'est certain, j'étais pour lui comme une crise de goutte ou un herpès, un truc pénible et récurrent, qui vous obsède quand il est là puis qui se permet de disparaître pour que la morsure soit de nouveau pénible à son retour.

Il entreprit de rédiger une feuille de route pour lancer ses plus brillants éléments sur cette affaire. Il terminait à peine lorsque le Norman entra.

— J'ai vos informations, patron.

— Allez-y, Norman, annoncez-moi les dégâts.

— La société de transport à reçu ordre de livrer le colis qu'ils ont reçu la semaine dernière au Mexique. On a cherché la trace mais pour le moment, on ne l'a pas trouvée.

— Et on ne la trouvera sans doute pas. Continuez, Norman.

— Les stylos ont été réalisés par une petite société de marketing à New York. Ils ont reçu une commande par Internet et ont effectué la livraison ici, dans des enveloppes nominatives suivant un fichier qu'ils ont reçu en même temps. J'ai recherché le nom, c'est une fausse identité, un certain Charlie Brown.

— L'enfoiré. On a donc perdu sa trace.

— Ah, pas sûr, patron, s'enthousiasma Norman. La société de marketing dispose d'un système de vérification des cartes bancaires, et la carte est valide, ce qui signifie que les stylos ont été achetés par quelqu'un qui dispose d'une vraie carte et d'un vrai compte en banque, qui plus est, aux États-Unis.

Jack Benson ouvrit son portefeuille.

— Vous avez le numéro de la carte, Norman ?

— Oui patron.

— Elle se termine par les chiffres 4387 ?

— Oui, pourquoi ?

— Parce que c'est la mienne, imbécile ! hurla Mark Benson en lui jetant sa Mastercard au visage.

Rien ne dit que les choses se sont passées comme ça, mais au vu des résultats, c'est ainsi que je les imagine. J'aime bien mettre en scène le désarroi de mes petits amis de Washington, je trouve ça plus vivant. Bien sûr, ce n'est qu'un journal, mais si je ne devais recenser que les faits, il serait aussi ennuyeux que ces grandes feuilles de papier qu'on lit dans le métro, enfin, qu'on lisait, maintenant, il y l'Ipad, il y Kindle, il y a tant de moyens pour savoir sans se tâcher les mains.

Ce qui m'intéresse, c'est plutôt de les révéler, de mettre en situation les personnages, de décrire leurs environnements, leurs erreurs, leurs travers. Raconter les faits, voilà l'objet de ce

journal, c'est un compte de faits. Mais ne vous y trompez pas, vous n'y trouverez pas de princesse et d'enchanteurs, le décor, c'est le net, et sur cette immense bande passante, il y a les *users*, vous, ceux qui veulent se faire un max de fric, eux, ceux qui protègent les avides, eux aussi, et puis nous, les hackers, les empêcheurs de penser en rond, la friture sur la ligne, le coucou dans le nid, tout ce qui pique les canapés de leurs plats sans avoir été invité au banquet.

14 novembre, 15h

Installé au bord de la plage, je consultais avec nonchalance mon ordinateur posé près de moi à l'ombre d'un parasol. De petits cadrans d'informations s'agitaient dans tous les sens et je les observais de façon intermittente, tout en profitant du soleil mexicain.

J'interpellai le serveur.

- Dites, le café, vous êtes-sur que c'est du commerce équitable ?
- Ça dépend pour qui, senior. Pour le producteur, oui, mais pour le consommateur, c'est peut-être pas très équitable.
- Je confirme, il est affreusement mauvais.
- Désolé, senior, dit le serveur en souriant, ici, on est meilleur pour les cocktails glacés que pour les boissons chaudes.
- Alors amenez-moi une Margarita ! enjoignis-je.
- De suite, vous allez voir, elle est très équitable.

Sur l'écran, mes petits cadrans s'affolaient. De temps à autre, j'appuyais sur une touche du clavier de mon portable pour afficher une autre fenêtre. Au total, des centaines de petits composants synthétisaient l'activité des micro-logiciels espions, les Nacites, que j'avais éparpillés un peu partout sur la planète, dans les banques, dans des compagnies importantes, dans les ministères ou les administrations majeures.

Chacun de ces petits cadrans avait une histoire. Parfois, il avait atteint son objectif par hasard, par l'œuvre de la curiosité d'un employé qui sans le savoir avait laissé pénétrer dans le système l'une de ces petites merveilles délicieusement programmées pour écouter, filtrer et relayer ce qui importait.

Dans d'autres cas, j'avais soigneusement élaboré la stratégie grâce à laquelle il avait pénétré un système.

Dans quelques rares circonstances, toutefois, je m'étais accordé le droit à l'humanité et mes petits espions étaient chargés de traquer la présence de programmes malveillants. J'en limite toutefois l'usage à des causes que j'affectionne, des associations sans défense devant le pouvoir du F.B.I ou des cyber-polices du monde, notamment ces « cyber squads » qui collaborent avec les gars de Benson partout sur le globe. Je me dis que tout ce qui nuit aux

policiers du net me sera un jour bénéfique. D'ailleurs, cela s'avère souvent exact car lorsqu'il me faut d'augmenter mes ressources, mes précieux auxiliaires m'offrent l'opportunité d'utiliser celles de ces ordinateurs, amis malgré eux. Peut être que toi aussi, ami lecteur, lorsque tu enveloppes ton corps dans le manteau protecteur de tes sueurs nocturnes en laissant à ton ordi le soin de t'abreuver en œuvres culturelles, sans le savoir, tu contribues à mes folles escapades. Chaque Nacite installé sur un ordinateur, ami ou ennemi, peut potentiellement être activé en conjonction avec les autres pour une opération commune de grande envergure. Ça peut servir.

Loin d'être des programmes statiques, ils sont au contraire très vivants. Ils savent où chercher des instructions soit générales, soit propres à l'environnement où ils ont élu domicile. Ainsi, certains se focalisent sur des informations bancaires, d'autres sur des données plus techniques, diplomatiques ou commerciales. Il y a peu de limites au champ d'investigation de ces petits curieux numériques. Ils vont lire leurs instructions sur Internet et savent dès lors quoi chercher, quoi ignorer, et de façon générale, quoi faire. Lorsque je juge l'un d'eux improductif, je lui donne simplement pour instruction de s'autodétruire. Dans mon empire, les soldats sont kamikazes.

J'ai tout lieu d'être satisfait du rendement de ma petite armée. Mais ma plus grande fierté tient au cœur même des micros-espions. Ils sont issus d'une technologie selon laquelle les programmes émettent des données ou les reçoivent en les mélangeant au flux émis par les logiciels légalement installés sur les ordinateurs des cibles. Ainsi, le fait de consulter une page web ou de lire un message électronique est une porte ouverte pour que les micros-espions s'activent et transmettent les informations qu'ils ont patiemment collectées. Cette technologie mélangeant les transmissions virales et techniques de logiciel réseau rend mes petits associés totalement indétectables par les systèmes de protection les plus perfectionnés.

Lorsqu'un module est repéré, il s'autodétruit. À ce jour, personne n'a décelé mes mouchards, personne n'en connaît les secrets, je joue sur du velours.

À l'ombre de mon parasol, j'étais affalé sur ma chaise de toile, satisfait. J'avais fait sortir la commande de Benson du territoire des États-Unis, elle avait transité par le Canada pour finalement revenir dans le Delaware, puis enfin dans l'Arizona. Cela avait été un jeu d'enfant. Ces cartons représentaient un authentique trésor, le nec plus ultra en matière de technologie anti-piratage. Ces équipements n'étaient pas vendus ? Qu'importe ! J'étais allé les chercher là où ils se trouvaient. À présent, il fallait retourner dans le pays de l'oncle Sam, j'étais excité à l'idée de découvrir les beaux cadeaux que m'avait offerts le directeur de la cyber-division du F.B.I.

Il ne me restait plus que quelques heures de vacances. Allongé sur ma chaise, le visage caressé par le vent salé, j'ai pensé à Léa. Les quelques jours de vacances que je m'étais accordés m'avaient paru bien fades en son absence. Les mois se succédaient sans que nous puissions trouver une solution à cette destinée qui s'acharnait à nous séparer. J'aurais donné cher en échange de quelques jours au soleil avec elle. Mais comment vivre auprès d'une star

attirant sur elle tous les regards lorsque l'on est Ylian Estevez, le pirate informatique le plus recherché de la planète.

J'ai toujours été solitaire. Je ne m'explique pas réellement pourquoi l'homme est tellement attiré par les autres. Lorsque je vais à la plage, je m'installe le plus loin possible des gens, je donne au rayon de ma tranquillité la plus forte valeur possible. Mais croyez le ou non, il y a toujours des abrutis pour venir troubler mon cercle d'intimité, me faire profiter des cris de leurs gosses, des nichons de leurs femmes, des pathétiques Jokaris où leurs mauvaises graisses dodelinent en toute liberté, de leurs bruits, de leur huile solaire, bref d'eux. Je sais qu'il n'aimait pas que l'on prenne cette phrase au pied de la lettre, mais Sartre avait raison, l'enfer, c'est les autres. Et lui compris parce qu'après tout, je me moque aussi de ce qu'aimais Sartre, il est trop mort pour que cela puisse me gêner.

Je compte quelques rares connaissances sur le Net, mais dans le monde réel, je ne fréquente personne, à part Léa. Elle seule ne m'insupporte pas. Même ma mère, que je n'ai pas revue depuis des années, me fatigue lorsque je lui rends visite. Je ne passe qu'en coup de vent parce qu'après une heure, les sujets intéressants ont été abordés, les autres n'ont aucun intérêt et en réalité, je souffre d'une allergie chronique à l'ennui. Je ne suis pas diplomate, quand on me raconte ses malheurs, j'ai juste envie de fuir, je crois que dans mon ADN, il manque quelques morceaux du côté de l'interaction sociale.

Mais avec Léa, c'est différent. Elle apaise cette sourde colère qui coule dans mes veines. Nous avions dix ans lorsque mon père est mort, elle n'avait pas les mots, mais ses yeux pleuraient avec les miens. Je n'ai jamais oublié, elle a obtenu un statut privilégié en ce temps là.

Pourtant, nous nous voyons très peu. Lorsqu'elle a été emportée par le tourbillon médiatique que son talent mérite, j'ai dû m'écartier, pour notre sécurité à tous deux. Elle est devenue star, fait le tour des télés, des journaux, c'est tout juste si les photographes n'étaient pas cachés sous son lit. Moi, j'avais déjà rompu le voile de la légalité, je n'ai pas tardé à entrer dans la clandestinité, utilisant dès lors mes connaissances pour obtenir ce que je désire, le plus naturellement du monde : la liberté.

15 novembre, 6h

Prendre l'avion le matin, c'est supposé procurer des avantages. Les voyageurs peuvent continuer leur nuit, et me laisser en paix.

Souvent c'est le cas, mais ce matin-là, il ne fallait pas envisager de jouer à la loterie, ce n'était pas jour de chance.

J'étais installé sur l'aile droite, côté hublot. A coté de moi, un gros, une sorte de Linebacker de football. Je m'étonne déjà qu'il ait pu s'installer dans le siège de seconde classe sans chausse-pied, et je craignais qu'il ne puisse en sortir sans arracher les accoudoirs.

Du coup, la promiscuité était à la limite du supportable et j'enrageais déjà, d'autant que cette masse de viande risquait de m'empêcher d'installer mon notebook et mes accessoires sur la tablette.

Je lâchais un long soupir et empoignais un magazine. Bien que feignant de m'intéresser aux nouvelles gammes d'ordinateurs sortis par un constructeur dont je ne citerai pas le nom car il ne mérite aucune forme de publicité de ma part, mais dont le logo représente une pomme croquée, je repensais à ce pauvre gars. J'avais la chance d'être son opposé. Je correspondais à merveille aux normes suivant lesquelles avaient été conçus les sièges de l'avion. Lui, par contre, devait se trouver confronté quotidiennement à l'inconfort que sa morphologie lui imposait, juste parce qu'il n'était pas dans cette norme. Je me dis qu'à sa place, j'aurais été aigri, furieux, même révolté. Je songeais alors à Mark Benson. Peut-être qu'après tout, s'il n'avait pas eu ce problème de poids, il aurait été un charmant garçon ? Je chassais cette idée, c'était un salaud, et même avec les attentions les plus poussées des experts Weight Watchers, il serait resté un salaud.

L'avion ronronnait et les minutes s'égrenaient avec la lenteur d'un film de Bergman. J'essayais de me concentrer mais n'y parvenais pas. Le carcan de cette journée continuait. Devant moi, deux perruques grises à peau fripée s'étaient lancé un défi de décibels, racontant sans trêve les malheurs du petit fils qui faisait de l'eczéma, de la fille que le mari délaissait – probablement que la perspective de ressemblance avec sa mère lui avait ôté toute forme de désir charnel – et des varices qui lui alourdissaient les jambes.

Impossible de reprendre mon code, il fallait un minimum de concentration et les envies de meurtre n'y sont pas favorables. Mon voisin m'interpella.

— Monsieur ? Cela ne vous dérange pas de baisser le rideau du hublot ? La lumière me tape sur le visage.

En effet, l'aube est terrible au dessus des nuages et son visage offrant plus de surface au soleil que le mien, il en souffrait davantage. Sans un mot, je m'exécutais, lui procurant ainsi une ombre bienvenue.

— A présent, si les chouettes de devant fermaient leur gueule, je pourrais peut-être dormir un peu ! lança t-il assez fort pour les cinq rangées alentour. Après tout, on s'en fout de la sécheresse vaginale de fifille et des bas de contention de mémère !

J'esquissais un sourire. Il me plaisait, au fond, ce gars là. On peut être gros et m'être sympathique, finalement !

15 novembre, 8h30

Englué dans la longue cohorte de voyageurs fatigués qui patientaient aux kiosques de l'immigration, j'essayais de combler le temps qui s'éternisait. Je songeais à ces époques pas si lointaines où prendre l'avion était une aventure excitante, pleine de charme et d'émotion. Les aérogares étaient des terres de liberté et les promenades dans les rayons des *duty free shops* garantissaient une expérience unique. Les passagers étaient chouchoutés par les hôtes souriantes, l'on engloutissait des plats simples mais appréciés de tous, et sans les bouteilles miniatures, les couverts en inox glacé et les serviettes de papier décorées aux couleurs de la

compagnie, on aurait pu croire à la dégustation d'un plateau télé, les pieds dans les chaussons, les yeux rivés sur un film récent offert aux voyageurs privilégiés.

Le personnel vous servait comme dans un rêve, le ronronnement des moteurs faisait écho aux compilations de jazz ou de classique qui s'échappaient des écouteurs, le client était roi, s'attribuant le pouvoir de planer douillettement en échappant à l'attraction terrestre. Mais ce temps-là était loin, les mots sécurité et rentabilité régnait à présent en maîtres sur les voies aériennes.

Si l'aéroport était sans doute, partout dans le monde, la façon la plus difficile d'entrer dans un pays, cette vérité se démultipliait dès lors qu'elle concernait les États-Unis d'Amérique.

Sous les affiches de bienvenue représentant une famille d'Américains modèles, dents planches et cols en V, des vigiles aux mines patibulaires trainaient leurs abdominaux gonflés à la *Budweiser*, le regard glauque, cherchant la moindre erreur chez l'envahisseur épuisé, prêts à aboyer à la place du chien tenu en laisse serrée qu'ils gardaient à leurs pieds et qui, pour sa part, avait le mérite d'avoir une muselière.

J'étais détendu. Recherché depuis longtemps par les polices des principaux pays civilisés, j'avais vu, au fil des années, se durcir les procédures de sécurité, naître les fichiers d'identification systématique, les passeports biométriques, toute cette toile d'araignée qui, initialement créée pour lutter contre le terrorisme, compliquait à l'extrême les déplacements de tous ceux qui, comme moi, luttaient pour conserver une liberté que d'autres lui confisqueraient bien volontiers.

L'arsenal informatique était tel que, normalement, il était impossible de passer à travers les mailles du filet. Pour un étranger, nul espoir d'entrer chez l'oncle Sam sans un passeport électronique ou un modèle à lecture optique censé faciliter la tâche des fonctionnaires les plus zélés. Ainsi, toute personne entrant aux États-Unis était fichée, et ses allers et retours s'inscrivaient comme un journal intime à destination du très sérieux service de l'immigration.

Terre d'accueil et de melting-pot, l'Amérique avait toujours cultivé cet étrange paradoxe, d'Ellis Island à Kennedy Airport, d'inviter le monde à sa table mais de déployer des moyens considérables pour refuser aux indésirables l'accès au buffet.

Pour moi cependant, tout ceci n'était qu'une formalité. Certes mes passeports sont faux, mais ils m'avaient été délivrés par les organismes les plus officiels et j'avais renseigné avec soin les fiches correspondantes dans le fichier original de l'administration américaine. Être le pirate informatique prétendument le plus doué de sa génération apporte son lot de petites compensations.

J'avais des papiers légaux de plusieurs pays. Parfois, ils n'avaient guère été difficiles à obtenir. En France, par exemple, il suffit de remplir un formulaire disponible sur le Net et de fournir un acte de naissance, lequel est transmis sur simple demande par le service d'Etat-civil de chaque mairie, par courrier, sans que rien ne permette de vérifier l'identité du demandeur. Ajoutez une justificatif de domicile, qui n'est pas le document le plus complexe à récupérer,

deux photographies, et portez le tout à la mairie d'à côté. Vous obtiendrez un document parfaitement légal, qui vous simplifiera grandement l'obtention, par la suite d'un passeport sécurisé. Pourquoi s'embêter à faire des faux papiers lorsque qu'il est si simple d'en posséder d'authentiques ?

Cette fois, j'utilisais l'un de mes passeports américains. J'en ai plusieurs, tous portent le nom d'un ancien président des États-Unis et le prénom d'un autre. J'avais trouvé amusant de me nommer tantôt Abraham Carter, tantôt Jimmy Lincoln, tantôt Thomas Ford, tantôt Gérald Jefferson.

J'étais souriant en franchissant à mon tour le portillon ouvrant sur l'aérogare. Les malabars de l'immigration ne sont pas toujours très futés, mais ils ont quelque chose de physiquement déstabilisant. Cela rendait encore plus agréable d'entrer au nez et à la barbe de ces molosses soumis aux ordres.

15 novembre, 9h30

Je déposai mon sac de voyage dans l'entrée de mon appartement New-Yorkais. Il n'était guère spacieux, un maigre coin cuisine entaillant l'angle d'une pièce presque carrée meublée d'un Futon, d'une grande table bardée de câbles et d'une armoire dégueulant d'objets et de fringues.

« Il faudrait appeler la femme de ménage ! » songeai-je.

J'étais fatigué. Le réveil matinal avait sonné le glas de l'euphorie qui m'avait accompagné au Mexique. J'entrai dans la salle d'eau et observai ma mine dans la glace. Le reflet me renvoya l'image d'un type de vingt-cinq ans, au teint grisé par une hygiène de vie pour le moins perfectible, aux joues creusées, aux yeux cernés, aux pupilles noires comme le reflet de mon âme.

Je lançai un regard de dépit à ce miroir. J'avais presque de la compassion pour ce pauvre garçon dont l'existence affichait une telle constance à le mener nulle part. Pas d'avenir, pas de projets, même pas de rêves, juste une certitude, celle d'être à sa place. Le cerf est libre de toutes entraves, il va où il veut, mange quand il veut, n'a besoin de personne. Mais contrairement à moi, il n'a pas conscience d'être un gibier.

J'avais l'impression d'avoir encore maigri. La balance confirma qu'avec soixante trois kilos pour un mètre soixante-quinze, je n'étais pas taillé pour jouer au football.

Je pris une douche et m'allongeai sur le sofa, mais le sommeil n'y était pas. Je me rhabillai donc et sortis, préférant au travail une promenade matinale dans la ville qui fourmille, le charme d'un café modeste où je comblerais mon envie de sentir l'Amérique comme un américain.

Dans un établissement de Manhattan, je m'installai sur un tabouret de bar qui, par delà la vitre gigantesque, m'offrait, à travers les vapeurs de la fin de journée, le pouls de New York. Les odeurs de café fraîchement moulu s'échappaient des machines et se mêlaient aux arômes fruités des pâtisseries. Leurs nappes opiacées me pénétraient pour me transporter dans ces contrées exotiques où le soleil réchauffe les esclaves modernes qui s'échinent pour nous fournir notre dose quotidienne de caféine, breuvage sans lequel la plupart d'entre-nous traverserait les journées sans même les voir passer.

Mon estomac me tapa sur le ventre, comme pour me rappeler que nous avions un contrat et qu'il était temps de l'exécuter. Je commandai donc un arabica venu des plateaux andins et une pâtisserie danoise, tout un périple ! Puis je m'emparai du journal. La une faisait état des gesticulations du président des États-Unis, promettant une lutte sans merci contre les pirates qui s'attaquaient la nuit aux fleurons de l'industrie américaine du commerce électronique, aux établissements financiers et aux sites du gouvernement.

On reparlait de *Wikileaks*, véritable poil à gratter des institutions, qui diffusait sans scrupule des informations confidentielles piratées sur les ordinateurs du pentagone et avait provoqué un scandale, donnant à l'Amérique l'image désastreuse d'un pays en recul sur les questions touchant à la liberté fondamentale de l'individu. Pire, les institutions américaines avaient plongé dans une cyber-guerre des plus hasardeuses, un conflit ensuite aggravé par une croisade des plus impopulaires contre le téléchargement illégal, jusqu'à faire incarcérer au pays du mouton roi le mouton noir des « ayants-droits ». Pacha rendu richissime autant par son opportunisme que par les actions archaïques lancées contre les échanges directs entre internautes, le *peer to peer*, le boss de *MegaUpload* en avait été élevé au rang d'icône. Mais il ne fallait plus espérer cliquer dessus, des milliers d'internautes se sentaient orphelin du grand M sur fond jaune.

Accompagnée de moyens illimités, la politique sécuritaire du président avait aussi pris pour cible l'armée de l'ombre, les milliers de petits génies d'internet qui, cachés derrière leur ordinateur, osaient braver l'ordre établi, seuls dans une chambre ou un studio miteux, mais membre d'une légion coordonnée par la magie du réseau, les *Anonymous*.

« Hélas inutile ! », songeai-je.

Pour moi, ces opérations de hacking désordonnées sont inefficaces. Elles attirent l'attention des médias et des services de police sur une activité dont l'atout principal est la discrétion. Le déploiement de forces promis par le président sera suivi d'effets, et cela ne peut que nuire aux activités illicites de ces jeunes génies en herbe.

Evidemment, c'est tentant. Les sites sont souvent mal protégés. Quand on fouille un peu, on s'aperçoit que certains serveurs ne sont pas mis à jour, en général, pour des mauvaises raisons, financières le plus souvent. Je me souviens d'un administrateur qui m'avait raconté cette histoire.

Il était entré dans une grande compagnie d'assurance pour s'occuper de l'administration du parc informatique. Rapidement, il s'est aperçu que les serveurs n'étaient pas mis à jour. Devant une telle énormité, et attribuant cette situation à la longue vacance du poste qu'il occupait fraîchement, il téléchargea et appliqua les correctifs. Quelques heures plus tard, tout fier, il vérifia son parc, opérationnel, et sur ce point au moins, sécurisé.

Quelle ne fut pas sa surprise de voir débarquer, une demi-heure plus tard, son directeur informatique flanqué d'une poignée d'irréductibles utilisateurs à la tête formatée bas niveau !

D'une seule voix, hostile et déterminée, les assaillants lui demandèrent ce qui provoquait le plantage soudain d'une application décennale qui fournissait je ne sais plus quel service aux agents de police (d'assurance, suivez bon sang !).

Mon pote ne fut pas long à comprendre. L'application était vétuste, probablement programmée en un langage précolombien et par un cousin de spider cochon, mais version codeur, voyez, qui ne marche pas au plafond mais sur la tête, ou ce qu'il en reste.

Toujours est-il que mon ami expliqua à la cohorte sanguine qu'il fallait savoir ce que l'on voulait. D'un côté, des serveurs vétustes mais ouverts aux quatre vents, de l'autre des applications vétustes mais une sécurité au moins élémentaire.

Bien entendu, la plèbe, étanche aux enjeux réels, exigea immédiatement le retour aux anciens systèmes, faut bien qu'on bosse, dirent ces chameaux.

Mon pote s'exécuta et me narra l'affaire devant une bière glacée. Le mois suivant, et avec son accord, je m'attaquai à cette institution de l'assurance vie, décès, et tout ce qui va entre les deux. En moins de dix minutes, j'avais trouvé une valise de failles de sécurité, normalement comblées par les correctifs disponibles, mais pas là, puisque l'application de grand-papa empêchait toute mise à jour.

C'est quand il reçut par pli anonyme le contenu de quelques-uns de ses messages personnels piqués sur sa boîte Email que le grand patron réunit son staff informatique pour demander des comptes. Il va sans dire que mon pote a pu installer les correctifs le jour même, et qu'ils ont fait redévelopper leur vieux programme.

Que vous dire, mes amis ! j'aurais pu détourner des sous, mélanger les noms et les numéros des polices, balancer les identités des personnes et les montants des assurances vies sur Facebook, publier sur le net la liste de tous les assurés de Viper, Ferrari, Porsche ou Lamborghini, ça aurait plu au fisc, ou les possesseurs de Lada, ça aurait fait rire du monde !

Mais non, j'ai fait dans le soft, dans l'humanitaire, dans le généreux, j'ai juste mis un coup de pied au fondement de ces idiots qui ne comprennent pas combien un ordinateur peut être dangereux entre de mauvaises mains, c'est comme s'ils utilisaient de la nitroglycérine pour chasser les taupes du jardin de beau papa

Et après, on dit que je suis un méchant hacker !

Bref, pour en revenir à tous ces petits attentats contre les sites web, ils faisaient trop de bruit. Je considérai donc qu'il fallait attendre quelques jours que tout ceci se calme avant de lancer quelque opération que ce soit. Lorsque le réseau aurait cessé de jouer au gendarme et au voleur, mes aptitudes pourraient s'exprimer. Car j'avais des projets et il aurait été ennuyeux que par le hasard d'un coup de filet, je me retrouve coincé par les activités d'un autre pirate.

Je décidai donc de passer la soirée loin de mon ordinateur, pour une fois. Je choisis d'aller voir un match de basket-ball, ils avaient lieu en soirée, avant de parfaire la nuit en écoutant de la musique dans un bar branché.

J'aimais me fondre dans la vie des habitants, découvrir l'âme des villes. Au Japon, j'avais assisté aux courses de Keirin et aux combats de sumo, en Allemagne, j'avais fait la fête de la bière, en Irlande, la Saint Patrick, à Rio, le carnaval. En Espagne, j'avais même assisté à une corrida, mais j'en avais détesté la barbarie inutile et l'ennui qu'il y avait à voir un pantin danser à côté du taureau qu'il allait lâchement assassiner.

Partout où j'allais, j'essayais de trouver un peu de satisfaction dans les loisirs des gens du pays, il y a une petite révolution qui s'y produit à chaque instant. Là, j'étais ému par l'architecture, l'ambiance des rues, les couleurs, les parfums. Ici, c'était le rythme qui me dopait, ou le dépaysement qui me bouleversait. Déambuler dans les rues d'une ville méconnue, c'est toujours se mettre dans la peau d'un aventurier, on n'est pas à l'abri d'une image insolite, d'une rencontre, d'une remise en question. Qui n'a pas eu cette sensation qu'ailleurs, c'était mieux ? Personnellement, je l'ai toujours, mais jamais totalement. Il y a du bon, du moins bon, trancher serait subjectif, et pour ne pas l'être, il faudrait une immersion que je ne peux pas me permettre. Rendez-vous compte, à Paris, gare Saint Lazare, il était encore impossible, au moment où j'écrivais ces lignes, de disposer d'un accès WIFI gratuit.

Enfin là, je suis malhonnête. En vérité, il était impossible à des gens comme vous d'en bénéficier. Pour ma part, la seule question qui se posait, c'est lequel de ces accès verrouillés était le plus proche car en la matière, j'étais un véritable passe-muraille et leurs sécurité était aussi étanche que l'épuisette à crabes de mon enfance.

Oui ! Car même si j'appréiais cette intégration dans le quotidien autochtone, si j'en mesurais le charme, mon seul véritable plaisir était de naviguer librement sur les lignes du monde numérique, à la façon d'un corsaire redoutable, déjouant les chausse-trappes, piégeant les grands qui se pensent protégés, trompant la vigilance des experts et jouant avec la bêtise des hommes. Je suis un cyber criminel, un artiste, je l'assume et j'en suis fier. Le net est mon océan, son immensité m'enivre, sa vigueur me tonifie, l'éternel mouvement de la vie qu'il contient me séduit, m'apostrophe ou me révolte, il est l'ultime espace libre que nous nous offrons, le dernier avant la mort annoncée de l'espèce humaine, irréversible conséquence de ses tares. C'est pour cela que je le défends, comme d'autres protègent les enfants, les baleines ou les rives de l'Amazone. Pour rien au monde, je n'aurais aimé faire un autre métier que le mien.